

PRIMAUTÉ ET PRIMAUTÉS DANS L'ÉGLISE



J'ai choisi ce sujet parce que le canon 3 du Premier Concile Oecuménique¹ parle justement de cela. Ce canon définit la position de deux sièges de la Chrétienté, celui de Rome et celui de Constantinople, et déclare que Rome doit occuper la première place d'honneur parce qu'elle est ville impériale, tandis que Constantinople, qui est la seconde ville de l'Empire, doit occuper le second rang. Cette définition est d'une grande importance, parce qu'elle précise avec beaucoup de netteté qu'il n'y a aucun fondement théologique à l'origine de cet ordre de préséance. Seules des considérations de convenance, aussi bien politique que pratique, déterminent ces positions. Mais ce n'est pas tant de ce

¹ **Canon 3 du Deuxième Concile Œcuménique. Que l'évêque de Constantinople est le second après celui de Rome.**

Cependant l'évêque de Constantinople aura la préséance d'honneur après l'évêque de Rome, puisque cette ville est la nouvelle Rome.

canon que je voudrais parler. Je veux attirer votre attention sur le problème plus général de « la primauté et des primautés » dans l'Église.

Au milieu des années trente, Vladimir Lossky, dans sa première conférence sur l'histoire de l'Église, dégagait trois thèmes qu'on retrouve tout au long de l'histoire de l'Église : la recherche et la proclamation de la vérité ; l'effort d'organiser l'Église de manière à ce que sa structure corresponde aussi près que possible à sa nature ; et enfin, les considérations concernant la vie spirituelle de l'Église. Ces trois éléments sont essentiels si nous voulons comprendre ce qu'est l'Église et comment elle doit s'édifier, s'organiser et trouver son expression historique. Nous devons cependant faire face à plusieurs problèmes. Tout d'abord au cours des premiers siècles, l'Église a défini les fondements de la foi chrétienne: la doctrine de la Sainte Trinité, la relation entre le Père, les Fils et le Saint Esprit etc... Mais il n'y a pas encore de définition conciliaire de l'Église en tant que telle, qui soit utilisable par tous les Chrétiens. Au long des siècles, l'Église a été consciente de sa propre nature, de sa vie, de sa dynamique. Elle a proclamé l'Évangile et vécu de lui, et pourtant, l'Église demeure dans une large mesure mystérieuse, non seulement quand nous essayons d'évoquer sa nature profonde, mais aussi quand nous essayons de déterminer ses frontières et de dire où elle est présente et où elle ne l'est pas. Au cours de presque 2000 ans d'histoire, aucune confession chrétienne n'a donné une définition de l'Église telle qu'elle nous permette de dire ce qu'est l'Église dans son essence ou quelles sont ses frontières. Peut-être n'est-ce pas un hasard, parce qu'il se pourrait bien que nous ayons à vivre encore longtemps avant de pouvoir percevoir et comprendre suffisamment la nature de l'Église afin d'en donner une définition qui reflète dans sa vision théologique à la fois ce qu'est l'Église en Dieu, dans son essence, et sa situation historique. Nous sommes dans une large mesure prisonniers de l'histoire en ce qui concerne l'Église. Dans une très large mesure aussi, nous sommes prisonniers de certains présupposés théologiques qui ont peu à peu été admis sans qu'on les examine suffisamment.

Nous sommes prisonniers de l'histoire dans la mesure où, d'une certaine façon, ce qui est arrivé nous semble être ce qui devait arriver. Nous avons ce canon du Concile de Constantinople sur « la primauté et les primautés » qui est le fruit d'une situation historique, elle-même enracinée dans une situation politique et

conditionnée par des questions de convenance pratique. Et pourtant, au cours des siècles, parce que nous nous sommes accoutumés à ce statu quo, ce canon est devenu aux yeux de beaucoup, un trait distinctif de l'Église. Beaucoup pensent que c'est ainsi que les choses doivent être. Or la situation a changé, l'histoire a progressé et l'importance relative de ces cités est devenue infiniment différente de ce qu'elle était. Mais les formules demeurent et les illusions se fondent souvent sur elles. On peut même dire que cette façon de voir a imposé à l'Église une conception qui n'est pas le fruit de la théologie, mais d'un accident : c'est la conception catholique romaine de la papauté. La primauté de Pierre, non pas tant de Pierre, que des successeurs de Pierre, a été la cause d'une évolution progressive que nous, les Orthodoxes, considérons comme regrettable et destructive pour l'Église. Le Pape devient non seulement un signe d'unité, mais un dirigeant vu parfois sous un aspect qui ferait frissonner un Catholique romain d'aujourd'hui. Dans un livre très intéressant écrit récemment par un historien et un théologien catholique romain qui fut pendant cinq ans membre au Vatican du Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens, il y a des citations qui montrent comment, partie de considération de convenance pratique, une Église locale en est arrivée aux conclusions les plus invraisemblables. Au temps de Pie IX, on affirmait très clairement que le pape était le représentant de Dieu sur terre. C'est ce qu'August Bernhard écrit dans son livre intitulé *Comment le Pape est devenu infaillible*, préfacé par Hans Küng. Un enthousiaste dit du pape qu'il est le « Vice-Dieu de l'humanité ». Un journal officiel du Vatican affirme par la bouche d'un évêque que « lorsque le pape médite, c'est Dieu qui pense en lui ». L'évêque Berteaud de Tulle décrit le pape comme « le verbe de Dieu fait chair, vivant parmi nous ». L'évêque suffragant de Genève Gaspard Mermillod « n'a pas hésité, dit l'auteur, à parler de la triple incarnation de Dieu dans le sein virginal, dans l'Eucharistie et dans le vieil homme du Vatican. » Je sais qu'aujourd'hui ces expressions seraient rejetées, que la plupart des Catholiques romains, mais sans doute pas tous, n'accepteraient jamais une telle vision. Cependant il est clair que de telles expressions sont nées peu à peu d'une attitude de fond qui avait altéré la relation entre l'Église et ses évêques, entre l'Église et ses sièges principaux qui se sont progressivement imposés au cours de l'histoire, mais non pas à partir de l'Évangile.

Nous nous trouvons là à un point de tension qui appartient à la nature même de l'Église. L'Église est un organisme eschatologique, mystérieux – je dirai quelque mot à ce sujet dans un instant – et en même temps c'est un organisme qui

évolue, agit, grandit et traverse des moments tragiques ou glorieux au cours de l'histoire. Dans sa nature essentielle, l'Église est quelque chose de bien plus mystérieux que les descriptions qu'en donnent les catéchismes. Ce n'est pas seulement un ensemble de croyants soudés par une foi commune, par les mêmes sacrements, par une même hiérarchie, par une même spiritualité – c'est beaucoup plus que cela. Tous ces traits correspondent à ce qu'on dirait d'un bâtiment pour qu'on puisse l'identifier en l'apercevant de l'extérieur. Mais tout ce qu'on aura dit ne dévoilera pas à la personne qui entendrait cette description ou même qui verrait de ses yeux l'objet en question, ce qui se passe à l'intérieur, ce qui est le mystère de ce lieu. Le mystère de l'Église consiste en ce fait qu'elle est un ensemble, un organisme vivant, qui est simultanément et également humain et divin. Le « premier-né d'entre les morts », notre Seigneur Jésus-Christ, crucifié et ressuscité, est le Dieu vivant, le Fils de Dieu devenu Fils de l'Homme. Et en lui – à travers lui – Dieu est présent dans l'Église depuis le premier instant de l'incarnation. L'Église n'est plus séparable du divin, parce que le Christ est Dieu. Après sa Résurrection, à deux occasions différentes décrites respectivement au chapitre 20 de l'Évangile selon Saint Jean et dans les Actes des Apôtres, le Christ a conféré à l'Église l'Esprit Saint. Il a donné l'Esprit Saint, comme le rapporte Jean, à la totalité de l'organisme de telle manière qu'il habite la communauté et ne soit la propriété de personne. Dans les Actes des Apôtres, nous voyons que l'organisme tout entier est possédé, empli, sanctifié, transformé, transfiguré par la présence de l'Esprit Saint ; les membres individuels peuvent aussi le recevoir et en être empli, chacun à sa façon unique et merveilleuse. Ainsi, en l'Esprit, Dieu est présent dans l'Église et notre vie est « cachée avec le Christ en Dieu », sous l'emprise de l'Esprit Saint, ou plutôt sous l'emprise de l'Esprit Saint en tant qu'elle est le Corps du Christ, une extension de son Corps par les mystères du baptême et de la communion, par la participation à sa présence incarnée à travers les âges et en tout lieu de la terre. L'Église est liée au Père d'une manière qui n'est ni métaphorique ni allégorique, mais substantielle et réelle. Saint Irénée de Lyon, parlant de sa vision de l'avenir, de ce qui arrivera lorsque toutes choses seront accomplies, nous dit que le jour viendra où nous, le Corps du Christ et le temple de l'Esprit Saint, emplis de l'un et unis à l'autre, allons « dans le Fils unique devenir le Fils unique de Dieu ». Telle est la vision, tel est le début de la réalisation. Elle est commencée, en mouvement, en progrès. Et c'est l'aspect divin de l'Église qui fait qu'elle est sainte, qui fait qu'elle est « catholique » – non au sens d'une extension dans l'espace ou même dans le temps, mais dans le sens du mot grec qui signifie à la fois « en tout » et « par tout ». En chacun de nous, dans la mesure où nous sommes les membres vivants du Christ et les temples de l'Esprit Saint, dans la

mesure où nous devenons ce que nous sommes déjà. Dans l'Église, il y a d'une certaine façon, une plénitude de relation, il y a, sous forme de prémices, ce que le Christ était déjà pleinement. Mais il y a aussi, je pense, un aspect humain, un aspect pécheur, par exemple dans notre manque de foi, notre déloyauté, notre état de pécheurs. Et pourtant, chacun d'entre nous, par la foi, par l'amour de Dieu, par la loyauté qui sont les nôtres, aussi faibles, fragiles et hésitants ou même intermittents qu'ils soient, prend part déjà au mystère de l'Église dans sa plénitude. Dans l'Église, il y a le Seigneur Jésus Christ, le vrai Fils de Dieu qui est aussi Fils de l'Homme, véritablement homme, au sens qu'il est l'un d'entre nous en tout hormis le péché et aussi en ce sens qu'il est le seul homme véritable, qui participe de la nature divine, ce qui est la vocation de l'homme selon les mots de 2 Pierre 1, 4. Il est ce que nous sommes tous appelés à être. En tant que Dieu-Homme, il est Dieu par nature et Homme par nature, alors que nous sommes humains par nature et appelés à devenir divins, transfigurés et unis à la nature divine par participation. Dans l'Église, le Christ est pour nous la révélation de ce que l'homme a vocation à devenir. Si l'Église est cela, alors il n'y a aucune commune mesure entre elle et quelque structure que ce soit, aussi sage, aussi élaborée, aussi véritable qu'elle soit dans ses frontières et dans sa nature. Parce que l'Église est aussi vaste que Dieu, aussi grande que Dieu, aussi sainte, aussi dynamique et créative que le Dieu vivant à l'œuvre en nous et parmi nous. Quelles que soient les modes d'organisation que nous trouvons dans l'histoire, quelles que soient les « situations de travail » dans lesquels les êtres humains ont dû réaliser leurs vocations, aucune de ces situations, qu'un scientifique désignerait par le terme de « modèle », ne peut être considérée comme le modèle de l'Église. L'unique véritable modèle de l'Église, dans les termes du philosophe russe Nicolas Fedorov, est la Sainte Trinité. L'Église doit être un dessin qui se rapproche de la vie trinitaire, l'Église doit être la révélation sur terre de ces relations d'unité dans la multiplicité que nous trouvons en Dieu, dans son unicité au sein de la Trinité.

Ceci m'amène à un autre point. Nous avons été et sommes encore sous l'influence de la théologie « eucharistique » de l'Église, qui, je pense, est vraie dans certaines limites (mais dans des limites très étroites), mais qui fausse notre vision si nous imaginons qu'elle est parfaitement adéquate. Une théologie « eucharistique » de l'Église affirme essentiellement que l'Église est l'Eucharistie et que l'Eucharistie est l'Église, et que les structures qui sont nécessaires, essentielles dans la célébration eucharistique, constituent une vision de ce qu'est

l'Église. Cela veut dire qu'il doit y avoir un officiant qui préside l'assemblée et que l'Église se construit autour de lui. Nous devons cette profonde vision de l'Église à un théologien russe, le père Nicolas Afanassieff, mais je ne crois pas que cela soit tout ce qu'il y ait à dire au sujet de l'Église. L'Église est plus grande que l'Eucharistie, plus vaste que l'Eucharistie, l'Église contient l'Eucharistie, mais l'Eucharistie ne résume pas tout ce qu'est l'Église. Nous devons comprendre cela. Même s'agissant d'Eucharistie, nous sommes aisément trompés par ce que nous voyons. Nous voyons un célébrant, que ce soit un patriarche, un évêque, un prêtre, célébrer, et nous avons les yeux fixés sur lui jusqu'à ce qu'il devienne si central que nous pouvons même oublier le véritable événement parce qu'il est trop centré autour de lui. Nous oublions, par exemple, que lorsque le prêtre – quelque soit son rang – a préparé le saint pain et le saint vin, lorsqu'il est vêtu et que tous les officiants qui prendront part à la célébration sont prêts à commencer, le diacre s'adresse au premier célébrant avec ces mots : « Il est temps pour le Seigneur d'agir. » Tout ce qui était humainement possible a été fait ; on a prié et on s'est préparé de son mieux pour se tenir face à face avec le Dieu vivant, pour s'approcher de l'endroit qui est tel que le buisson ardent, un espace qu'on ne peut fouler sans avoir été purifié par le feu divin ; on a revêtu des vêtements qui écartent le temps de la célébration la personnalité humaine ; on a préparé le pain et le vin et on a rendu possible les actes qui suivront ; mais ce qui est l'essence des événements n'est pas en notre pouvoir, car nul ne peut au moyen de la succession apostolique ou de la grâce attachée à une fonction rendre un être humain capable de transformer le pain en Corps du Christ et le vin en Sang du Christ. Aucun être humain n'a le pouvoir d'imposer quoi que ce soit à Dieu et le seul véritable célébrant de l'Eucharistie, le seul célébrant de tout sacrement, c'est-à-dire de ces actes puissants de Dieu qui transfigurent et transforment le monde, est Dieu lui-même. Le Seigneur Jésus-Christ parce qu'il est mort et ressuscité, parce qu'il a vaincu et qu'il est assis à la droite de la gloire est le Grand Prêtre de la création. Il est le seul célébrant de tout sacrement et c'est le Saint Esprit que nous appelons pour qu'il vienne et sanctifie les dons avec la certitude qu'une réponse de compassion et d'amour nous attend, un réponse capable de transformer ce qui est humain en ce qui est divin. Aucun être humain, aucun être terrestre n'a le pouvoir de transformer en ce qui est divin ce qui appartient à la terre, et nous imaginer que la structure de l'Eucharistie est une image de la totalité de l'Église peut nous faire oublier que le vrai célébrant n'est pas celui que nous voyons devant nous, mais celui qui trône sur la Sainte Table, que les Orthodoxes appellent le Trône de Dieu. En ce sens l'Église est plus vaste que l'Eucharistie. C'est d'ailleurs ce qui apparaît clairement au cours de l'Eucharistie elle-même, après la communion du peuple, quand le prêtre dit dans

une prière secrète : « Et donne-nous, Seigneur, de communier à toi plus parfaitement au jour sans crépuscule de ton Royaume. » Il y a plus grand que cela, même que cela, et je n'entends pas amoindrir le caractère sacré, la sainteté, la grandeur, l'importance de l'Eucharistie. Mais l'Eucharistie n'est pas encore l'Église révélée dans sa plénitude, même sur terre. Une théologie eucharistique tend inévitablement à nous conduire à l'idée d'une pyramide de primautés. Un prêtre célèbre l'Eucharistie et devient le premier d'une communauté donnée ; l'évêque se tient à la tête du corps du clergé - non de l'Église, mais du clergé - ; puis une unité supérieure est encore formée avec toujours quelqu'un situé à la tête de la pyramide. Et bien, il n'en est pas ainsi. Seul le Seigneur Jésus Christ – et personne d'autre – se tient à la tête de la pyramide, que ce soit dans une petite paroisse, dans une cathédrale, ou dans l'Église universelle. Chaque fois que nous mettons un être humain à cette place, nous faisons quelque chose qui – je suis désolé, je vais utiliser des mots qui pourrons être offensants pour les Catholiques Romains, mais ils expriment exactement ce que je pense de cette représentation – chaque fois que nous disons que quelqu'un est le « Vicaire » du Christ, nous disons que le Christ est absent et qu'il faut quelqu'un pour le remplacer. C'est aussi simple que cela. Bien sur, ce n'est pas vrai, mais c'est notre approche absurde des choses qui rend possible ce vocabulaire. Dans l'Orthodoxie aussi, il y a la même tentation de construire une pyramide avec quelqu'un à sa tête. Il fut un temps où c'était Rome, puis ce fut Constantinople ; mais ce pourrait être n'importe qui. Et ce serait tout aussi faux, parce que nul autre ne se tient à cette place que le Seigneur Jésus Christ, qui seul a le droit d'occuper cette place et qui l'occupe en effet.

Ainsi lorsque nous parlons de « primauté » ou de « primautés », nous devons comprendre que nous nous situons à un point de tension entre l'histoire et la théologie. Cela devient clair lorsque nous considérons une proposition remarquable contenue dans ce que nous appelons le Canon 34 des Apôtres². Je dis « ce que nous appelons » parce qu'il est clair que ce canon n'a pas été formulé par les Apôtres. Il est appelé « apostolique » parce que la conscience ecclésiale a reconnu en lui quelque chose qui s'enracine dans l'approche

² **Canon 34 des Canons des Saints Apôtres. Que les évêques doivent reconnaître l'autorité de leur primat.**

Les évêques de chaque nation doivent reconnaître leur primat et le considérer comme chef ; ne rien faire de trop sans son avis et que chacun ne s'occupe que de ce qui regarde son diocèse et les campagnes dépendant de son diocèse. Mais lui aussi, qu'il ne fasse rien sans l'avis de tous ; car la concorde règnera ainsi et sera glorifié le Père et le Fils et le saint Esprit.

apostolique et la manière de procéder des Apôtres. Ce canon apostolique déclare « qu'il appartient aux évêques de chaque nation de connaître celui parmi eux qui est à leur tête, de le reconnaître comme leur chef et de s'abstenir de faire quoi que ce soit en dehors de leur territoire et de leur fonction sans son conseil et son approbation. ; au lieu de cela chacun d'eux doit faire uniquement ce qui est demandé par sa propre paroisse ou territoire, et ne laisser pas même leur chef faire quelque chose sans le conseil, l'assentiment et l'approbation de tous ; ainsi prévaudra la concorde et Dieu sera glorifié par le Seigneur dans le Saint Esprit, Père Fils et Saint Esprit. » Il s'agit d'un canon très intéressant, parce que la conclusion en est que c'est dans l'harmonie des parties, dans la totalité de la multiplicité et dans l'unité que Dieu est glorifié. Et là nous devons nous souvenir que « glorifier » en grec ne signifie pas comme nous le comprenons si souvent louer et applaudir ; cela signifie que la splendeur de Dieu, sa beauté inexprimable est révélée. Le fondement du Canon 34 est le suivant : notre but dans l'histoire, en dépit de notre fragilité et de notre insuffisance est de révéler quelque chose de l'unité de Dieu en trois personnes. Cette unité peut être révélée par la concorde, l'unanimité, par le fait que plusieurs réunis au nom de Dieu puissent devenir un en une parfaite unité de volonté et d'action. Pour ce faire, et c'est là que la théologie devient histoire, il doit y avoir des unités dans lesquelles cette unité dans la multiplicité est montrée par le fait que l'un agit comme un père et l'autre comme un fils, que le fils se tourne vers le père avec confiance, amour, respect, mais que jamais le père n'agira en usant de pouvoir ou d'une manière arbitraire, mais en unanimité et dans la concorde avec l'autre.

A ce propos, il vaut peut-être la peine de s'arrêter sur la différence entre autorité et pouvoir. Le pouvoir est la capacité d'une personne ou d'un groupe de personnes d'imposer sa volonté et ses décisions à d'autres. L'autorité est quelque chose de complètement différent. En un sens, l'autorité n'a pas de pouvoir ; c'est le caractère convainquant de la vérité qui est autorité. Je voudrais citer ici un paragraphe de l'introduction que Hans Küng a écrite au sujet des Conciles. Il dit : « Le premier Concile Œcuménique de Nicée (325) n'a jamais revendiqué l'infaillibilité. La recherche historique récente a mis en évidence la manière dont le chef de file du Concile, Athanase, ainsi que beaucoup d'autres Pères grecs et Saint Augustin tout aussi bien, expliquaient l'autorité véritable, mais en aucune façon infaillible d'un concile. Un concile dit la vérité non pas parce qu'il est convoqué d'une manière juridiquement régulière, non pas parce que la majorité des évêques y est présente, non pas parce qu'il est confirmé par

une autorité humaine quelconque, bref non pas parce que dès le départ tout risque d'erreur était exclu, mais parce qu'en dépit des termes nouveaux qu'il utilise, il ne dit rien de nouveau, parce qu'il transmet dans un nouveau langage la tradition ancienne, parce qu'il témoigne du message originel, parce qu'il respire l'air des Écritures, parce qu'il a l'Évangile derrière lui. Voilà, me semble-t-il, la différence entre autorité et pouvoir. Le pouvoir signifie – comme Vatican I l'a proclamé, malgré les évêques qu'il l'ont quitté et qui ont dit non à l'infailibilité – qu'une certaine chose était ainsi et que le choix était entre le rejet et l'acceptation. Mais ce que nous voyons dans le Premier Concile Œcuménique n'est pas un acte de pouvoir. Et ce que nous avons reçu à travers l'histoire des Conciles Œcuméniques a été cette voix résonnant dans les profondeurs de l'Écriture, la voix de Dieu lui-même, la voix de l'Esprit Saint proclamant ce qui est vrai, ce qui peut être reconnu comme la vérité de l'Église. Cela a été reconnu comme vrai par l'Église à cause de l'harmonie parfaite qui était perçue entre la parole originelle, première de Dieu et ce qui résonnait dans ces Conciles, entre la parole de l'Esprit et la parole des hommes. C'est la beauté de cette harmonie qui était la puissance de conviction de leur proclamation de la Vérité.

Nous sommes désormais à un point où le Canon 34 peut prendre un sens nouveau pour nous. Les primautés historiques, ces grands conglomerats que l'histoire a créés sont en train d'être brisées et tombent peu à peu en morceaux, Dieu merci. Nous sommes peu à peu en train de perdre les formes qui ont été édifiées pour être les images des États politiques de Rome, de Byzance et d'autres pays. L'Église Russe est un triste exemple à cet égard parce que notre Patriarcat est si vaste, si monolithique et si monarchique dans ses façons d'agir, qu'il est très difficile de retrouver l'esprit de l'Église primitive. Et cependant, cette vision de l'Église comme reflet de Dieu, de la Sainte Trinité, et non pas seulement reflet, mais image animé, dynamique, vivante, n'est pas quelque chose qui peut être vu. C'est quelque chose qu'il faut démontrer. Et cela ne peut être démontré que dans une petite unité où chacun se connaît, où les gens se connaissent et se respectent, dans de petits diocèses où chacun est connu de l'évêque et où l'évêque est connu de ses prêtres (Et ce ne sera pas toujours à son avantage, parce qu'on ne le connaîtra pas seulement comme l'évêque ; mais comme la créature misérable qu'il peut être à l'occasion.) L'Église doit exister en unités qui soient assez petites pour être visibles et non point grandes au point de ne pouvoir être embrassées. C'est ce que selon moi la primauté et les primautés sont appelées à devenir dans l'Église toute entière. En un sens, cela est bien

mieux réalisé par un Superintendant méthodiste, responsable d'un petit cercle de gens, que par un immense patriarcat dans lequel le patriarche n'est peut-être qu'une photo dans un calendrier et rien de plus ; un nom mentionné ; et l'illusion que d'une certaine façon c'est lui qui commande.

Je préférerais ne pas terminer sur une note aussi triste, mais je pense vraiment que nous devons prier pour que cette vision théologique de l'Église trouve une expression réelle, concrète, intense dans la concorde qui existe entre des unités dans lesquelles la concorde a un sens. Il n'y a pas de concorde possible entre un paroissien d'Irkoutsk et le Patriarche de Moscou à moins qu'on admette que tout ce que dit le Patriarche est juste, ou bien qu'on sente confusément qu'il a probablement tort, mais qu'il n'y a rien à faire à cela. Nous devons retrouver cette vision théologique et en faire une démonstration de la vérité. On peut, pour des raisons administratives ou politiques avoir quelque chose de plus vaste, mais ce n'est pas cela qui correspondra au Canon 34 des Apôtres. Ce n'est pas cela qui corrigera d'abord dans la conscience du peuple et ensuite dans la pratique de l'Église les terribles conséquences de la mauvaise interprétation du Canon 3 de Constantinople traitant des deux « primautés », conséquences qui se sont peu à peu multipliées comme de mauvaises herbes pour toucher d'autres sphères de la vie ecclésiale. Pour finir, je voudrais dire que pour réussir cela, nous devons devenir plus chrétiens que nous ne le sommes, que nous devons être davantage dans le Christ et dans l'Esprit. Et nous devons aussi retrouver une théologie de la primauté qui soit vraie, parce qu'on ne peut pas à partir de fausses prémisses construire une vision de la vraie Église.